

Charles Baudelaire, *Les fleurs du Mal*, «Tableaux Parisiens», 1861

LE SOLEIL

- numéro 2 dans l'édition 1857 : fait partie des poèmes sur l'art d'écrire et le poète.

- replacé dans le cadre des « tableaux parisiens » après la censure du procès.

- tableaux parisiens = promenade dans la ville de Paris, le Paris d'Hausmann, en travaux constants.

« la forme d'une ville change plus vite hélas que le cœur des humains »

→ poèmes de la modernité : le regard sur la modernité qu'il a sous les yeux, « le transitoire », le fugitif, dont il s'agit d'extraire la beauté.

- choix de la ville → poème citadin : très nouveau.

Et quand il s'attarde sur la campagne, nous verrons que là aussi, les images sont nouvelles...

- trois strophes en alexandrins

Deux strophes de 8 vers

Une strophe de 4 vers

= une mini-ballade avec envoi ?

Mouvements du texte :

Première strophe : une très longue phrase, dont le sujet est le poète « je », qui se promène en ville un jour ensoleillé.

Deuxième strophe : deux phrases dont le sujet est le soleil et ses actions sur les choses et les êtres.

Troisième strophe : une phrase plus courte où l'action du soleil est comparé à la création du poète.

L'ensemble crée une sorte d'art poétique où le Soleil tient un rôle de « mise en marche », de « détonateur », d'embrayeur, de « réactif » chimique à la création = sorte d'élément chimique, alchimique à la création

→ description de l'action du soleil / portrait du poète en train de créer ou de trouver l'inspiration, celui qui de la boue fait de l'or

→ projet de lecture : une promenade d'un nouveau style // un art poétique personnel

- des récurrences sonores et de la variété à la rime

- aa/bb/cc/bb

- dd/ee/ff/gg

Hh/bb

Surtout un jeu très intéressant sur les mots à la rime, qui se font écho et créent un sens par cet écho :

Masures → luxures

Redoublés → blés

Escrime → rime

Pavés → rêvés

Chloroses → roses

Ciel → miel

Béquilles → filles

Mûrir → fleurir

Villes → viles

Valets → palais

Rimes suffisantes ou riches mais surtout, effets de sens qui s'appellent ou s'opposent. Jouent de paires stéréotypées ou ironiques qui cassent le côté attendu du topos « poème sur la nature » à la Lamartine ou à la Hugo.

Strophe 1 : Une promenade d'un nouveau style autoportrait du poète en ville, par beau temps

= exactement le contraire de « spleen 78 » au concret, et de « l'ennemi » dans la métaphore.

= ici, nous sommes dans une « belle » journée.

Mais ne nous réjouissons pas trop vite ! ...

Le beau soleil de Baudelaire n'est pas « l'or du soir qui tombe » sur Harfleur¹...

On va très vite s'en rendre compte, dès la mise en place de la promenade, par les compléments circonstanciels de lieu, et de temps des premiers vers :

- Le complément circonstanciel de lieu nous situe dans un lieu en marge, inquiétant :

« Le long du vieux faubourg, où pendent aux mesures Les persiennes, abri des secrètes luxures, »

→ le poète ne se promène pas n'importe où : il est dans le « faubourg », derrière les barrières ; monde de la misère, de la prostitution

C'est le monde de la misère citadine = état des maisons / choix du vocable architectural

+ Hésitation métrique sur « persiennes, »

→ *persi-ennes, abri* » ou « *persienne-zabri* »

= si on préfère la première à cause de la virgule

→ le soleil y perce → le seul à avoir accès aux secrètes luxures

Ce sont aussi les « *siennes* » = jeux de mots / de sens qu'autorise la poésie

+ Vieux / mesure / pendent / luxure

= on est dans le monde du décrépît, du déchet

→ le corps et le désir sont déjà salis par le lieu où ils s'exercent.

- Même chose avec le complément circonstanciel de temps, qui n'envisage pas le soleil comme quelque chose de forcément agréable :

Quand le soleil cruel frappe à traits redoublés

Sur la ville et les champs, sur les toits et les blés,

→ cf. adjectif qui qualifie le soleil : « cruel »

→ métaphore des flèches du soleil = brûlure

→ appelle peut-être l'idée de combat, de duel

- la proposition principale = le poète se promène à la recherche de l'inspiration, dans une sorte de duel contre lui-même

< pronom personnel « je »

< « *ma fantasque escrime* » = la poésie, la création poétique vue comme un jeu, un défi, un duel contre lui-même ou contre le hasard ?

= quelque chose de léger, qui relève de la création pure

< les lieux traversés = réservoirs de possibilités, « dans tous les coins », « sur les pavés »

< actions liées à la marche = métaphores de l'action poétique

= « *flairant* », « *trébuchant* », « *heurtant* »

= l'inspiration poétique ne vient pas d'un dieu en haut, d'une muse apollinienne qui toucherait le poète de son aile...

= l'inspiration vient de la marche, de la ville, des mauvais coins, du « bas » = du corporel, du matériel

= la part du hasard (cf. ce qu'en feront les surréalistes)

→ « *hasards de la rime* » = qui oblige à chercher un mot donc une idée pour rimer avec celle qu'on a déjà trouvée

→ violence du hasard, de la trouvaille : « *trébuchant sur les mots* », « *heurtant parfois des vers* »

= sorte de violence qui arrête le poète, qui le fait tomber presque

→ le poète : c'est lui qui marche, qui va à la rencontre des mots.

Hugo, dans *les Contemplations* : « *les mots sont les passants mystérieux de l'âme* ».

Ici, les mots n'ont pas grand-chose de mystérieux, ils sont là, il faut aller à leur rencontre, se laisser surprendre et accepter leur matérialité.

= cette façon de représenter les mots comme un matériau très concret, cela fait partie du renouveau lyrique qu'apporte Baudelaire.

Deuxième strophe : Sous le soleil exactement...

Le poète nous décrit l'action du soleil sur les choses, puis sur les hommes, et donc, sur le poète.

- images positives liées à la production que ce soit avec l'expression d'un soleil originel (« *père* »), ou l'allusion aux produits naturels de l'été (« *ruches* » remplies « *de miel* »)

- images liées à la croissance, à la nourriture « *nourricier* », « *éveille* », « *croître* », « *murir* »

- images liées à l'abondance « *remplit* » + pluriels

- images liées à la guérison, au bienfait physique ou moral

« *rajeunit* », « *rendre gais et doux* »

« *s'évaporer les soucis* »,

« *ennemi des chlorose* » = maladie des plantes et métaphore de l'anémie, de la faiblesse physique

= Baudelaire met en valeur l'action biologique du soleil, celle qui permet la vie au sens physique

→ par une métaphore filée de la poésie et de l'agriculture, le soleil devient l'inspirateur du poète :

Il « *éveille ... les vers comme les roses* »

« *remplit les cerveaux et les ruches* »

« *commande ... dans le cœur immortel qui toujours veut fleurir* »

= le soleil fait partie des éléments nécessaires à l'alchimie poétique. Il est celui qui allège le fardeau du temps, dans un mouvement « *vers le ciel* », le verbe « *s'évaporer* » veut dire transformer en vapeur, un peu comme si les larmes des « *soucis* » étaient transformées passaient à l'état gazeux, et les vers imaginés par le poète, éclosoient « *comme les roses* », dont on sait le parfum.

→ On a une suite d'images dans cette première phrase liées à l'aérien, au volatile, après les images plus rudes de la première strophe, et qui participent à l'idée d'un soleil alchimiste.

*En même temps, certaines images gardent leur ambiguïté:
« éveille les vers comme les roses »
= le soleil participe à la pourriture car chaleur fait éclore les œufs de la vermine... L'homonymie ne sera pas résolue, Baudelaire nous laissera hésiter...*

L'action du soleil **sur les hommes** continue l'élan « vers le ciel », avec quelque chose de comique ou du moins de sarcastique : l'élan vers le ciel est porté par des vieillards ou des impotents, « porteurs de béquilles », dont la comparaison avec les « jeunes filles », les verbes « rajeunit », « rend gais et doux », évoquent de la sensualité plaisante, ou sordide, selon comme on les imagine. C'est la même chose avec les verbes « croître », « mûrir », élan vers la verticale des épis et des fleurs du cœur... Le poète est associé à l'élan vital, avec la métonymie du « cœur immortel qui toujours veut fleurir ».

La nouveauté du lyrisme de Baudelaire se note ici surtout par le refus d'un paysage a priori parfait, sous prétexte qu'il est ensoleillé, où tout serait trop beau, sans défaut, niais comme un stéréotype... Ici, il ne gomme pas la laideur ni la maladie, mais elles sont transformées par la lumière et la chaleur, alchimie naturelle.

C'est ce que l'on va retrouver dans la dernière strophe où le poète explicite le lien entre poésie et soleil.

Troisième strophe : le soleil, « ainsi qu'un poète »

- Le complément circonstanciel de temps qui débute la strophe crée l'assimilation entre le soleil et le poète (avec « ainsi que »), personnifié comme le poète de la première strophe qui « descend dans les villes ». On retrouve le mouvement descendant du soleil qui frappait « la ville et les champs ».

- mais cette fois, la proposition principale donne le sujet au soleil, c'est lui qui « ennoblit le sort des choses les plus viles », c'est lui qui « s'introduit en roi ». Il est assimilé au poète de la première strophe qui s'« exerçait » à la poésie pendant sa promenade.

→ les actions du soleil égalisent les conditions sociales, par le statut supérieur que le poète lui octroie : celui de « roi »

→ il a un pouvoir de transfiguration par la lumière, qui esthétise la réalité, quelle qu'elle soit, les « choses les plus viles ». Le verbe « ennoblit » file la métaphore royale, avec le pouvoir de faire passer à une condition supérieure, et jouant de la métaphore pour montrer comment la lumière embellit le réel, transforme la boue en or.

→ Le soleil est personnifié par l'image concrète des rayons de soleil illuminant toutes choses, comme quelqu'un qui « s'introduit ». Le verbe pronominal montre qu'il n'a pas besoin d'intermédiaire ni de présentation, il n'est pas introduit, il s'introduit, donne une image d'effraction mais aussi de puissance et de liberté totale.

= le monde lui appartient dans ses extrêmes, « hôpitaux » et « palais »
+ répétition de « tous les »

→ hyperboles qui concourent à cette impression de toute puissance.

→ le poète est décrit par la comparaison

= lui aussi a toute puissance sur les choses, par les mots et les images qu'il crée
= sa liberté est totale
= il voit tout et peut tout transformer en poésie, « hôpitaux » et « palais »

→ impression de toute puissance, au-dessus des rois, roi lui-même, il est l'alchimiste du langage.

Pour comparer :

L'Automne

Salut ! bois couronnés d'un reste de verdure !
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !
Salut, derniers beaux jours; Le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire ;
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
À ses regards voilés je trouve plus d'attraits :
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau !
L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel :
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel !

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu !
Peut-être dans la foule une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu !...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphyre ;
À la vie, au soleil, ce sont là ses adieux ;
Moi, je meurs ; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

Alphonse de Lamartine, *Méditations poétiques*, 1820